

et voulurent bien m'honorer de leur amitié.

Je dois bientôt partir pour la Grèce; c'est un voyage indispensable pour moi. Je n'aurai point vécu, tant que je n'aurai pas assisté à la représentation des chefs-d'œuvre de Philéon, d'Apollodore et de tant d'autres dont tout le monde répète les noms à l'envi; j'irai dans Athènes, le berceau des arts et des sciences; j'y verrai les monuments élevés à ceux qui s'y sont distingués dans les lettres; puis rempli de courage et d'ardeur, je m'élançerai à la suite de ces grands maîtres, jaloux de laisser aussi après moi un nom glorieux.

Cependant, au sein de la prospérité dont je jouis dans ma nouvelle patrie, je n'ai pas oublié le pays qui m'a vu naître. Que de vœux je forme chaque jour pour son bonheur! Que de prières j'adresse aux Dieux pour qu'ils veillent sur Carthage! Puissent-ils ne jamais semer la discorde entre elle et Rome sa rivale! Puissent plutôt ces deux villes se soutenir l'une l'autre, et se prêter un mutuel appui! Ainsi, heureuses et puissantes, elles étendront leur empire sur le monde entier, et feront revivre sur la terre les beaux siècles de l'âge d'or.

Adieu, cher ami, nous nous reverrons un jour, c'est la pensée qui adoucit mon exil. Je te promets une amitié constante et un attachement éternel.

TERENCE.

## L'ABEILLE.

“ Forsan et hæc olim meminisse juvabit. ”

QUÉBEC, 6 AVRIL 1859.

La flûte sous les doigts, soupire avec mollesse;  
La guitare amoureuse exprime la tendresse;  
Et le basson perçant et le joyeux hautbois,  
Se mêlent au bruit sourd des tambours et des voix.  
En sons demi-plaintifs, la harpe gémissante  
Fait entendre les sons d'une voix languissante.  
La lyre fredonnant, soupire avec douceur;  
Elle exprime surtout les sentiments du cœur.

Chers Lecteurs, dans un temps où la musique est devenue si populaire parmi nous, et où une *manie musicale* semble s'être emparée de toute la *gent écolière*, me permettrez-vous de dire quelques mots de cet art enchanteur? Ce n'est pas que je veuille en expliquer tous les merveilleux secrets; à Dieu ne plaise que moi, qui suis fort mauvais musicien, j'aie m'engager dans des régions inconnues, où, malheureux Icare, je trouverais bientôt le chatiment dû à ma présomption. Le triste sort du fils infortuné de Dédale sera pour moi un exemple salutaire. Un musicien de l'ancien orchestre de 1834 a eu l'excellente pensée de me communiquer de précieuses notes sur les commence-

ments de la musique parmi les élèves du Séminaire. J'ai été assez heureux pour recueillir d'autres renseignements sur l'histoire de cet art parmi nous: notre *Abeille* se charge de les transmettre à la postérité. Pour lui obéir je me fais aujourd'hui son interprète.

Les longues années qui se sont écoulées depuis la fondation du Séminaire jusqu'en 1833, ne furent pas pour la musique une époque fort brillante; elle y était, pour ainsi dire, inconnue. La plus agréable des Muses était exilée des lieux mêmes où ses sœurs plus heureuses qu'elle, régnaient en souveraines. En cette année à jamais mémorable arriva dans la bonne ville de Québec un homme qui devait réparer l'injure, faire oublier l'injustice et élever la sœur favorite d'Apollon à un degré de splendeur qui pût la consoler de la longue et coupable indifférence qu'on lui avait témoignée. Cet homme, c'était un Allemand nommé Adam Schott, habile musicien, attaché comme maître de bande à un régiment Ecossais, qui payait ses services par un magnifique salaire de près de 2,000 piastres. Arrivé à Québec, ses talents et sa grande habileté ne tardèrent pas à se faire remarquer, surtout des Éléves du Séminaire, dont les oreilles étaient délicieusement frappées par les sons mélodieux de la bande militaire. Alors grande émotion dans les murs séculaires de cette maison. Au retour d'une promenade où l'on avait entendu cette belle musique, encore sous l'impression de ses effets magiques, on s'assemble, on parle avec *éloquence*, on veut à tout prix être initié aux secrets de cet art divin. La délibération ne fut pas longue, dit la chronique: on court aussitôt chez les autorités et l'on demande avec empressement la permission de prendre des leçons de cet habile maître. Elle ne se fit pas attendre.

Il manquait cependant une chose essentielle, des instruments. Il fallait s'en procurer à tout prix. Après quelques recherches, on ne put trouver dans toute la ville qu'une seule clarinette. Grand embarras! quatre écoliers se la disputent; il faut tirer au sort. De nouvelles recherches eurent un meilleur résultat; enfin, après bien des efforts, on put se procurer assez d'instruments pour organiser un orchestre qui, pour la première fois le 15 Août 1834, jour de l'examen public, put se faire entendre au milieu des applaudissements d'un auditoire nombreux et respectable. A la rentrée des classes, on se livra à la musique avec une nouvelle ardeur et le 29 Janvier 1835, jour où se célèbre au Séminaire la fête de St. François de Sales, la voûte de la chapelle retentit pour la première fois des sons mélodieux de l'Orchestre.

Les M. M. du Séminaire voyant le zèle et l'ardeur avec laquelle leurs élèves se livraient à la musique, et charmés des progrès rapides qu'ils faisaient dans cet art agréable, se décidèrent à leur procurer de nouveaux instruments, et vers le mois de Juin 1835, MM. les Musiciens eurent à leur disposition une superbe collection d'instruments qui n'avaient pas coûté moins de 300 piastres. Pour témoigner toute leur reconnaissance, ils s'appliquèrent avec une ardeur plus grande encore à la musique et les musiciens de cette époque parlent encore avec enthousiasme de la promenade à jamais mémorable de l'Ange-Gardien et du Château Richer, où on les avait invités pour la fête de Noël.

L'année 1835 est une époque fort remarquable dans l'histoire de la musique au Séminaire. Jusque là on ne s'était occupé que de la musique instrumentale. Mr. Schott voyant les succès qu'elle obtenait, proposa aux MM. du Séminaire l'enseignement de la musique vocale. La proposition fut acceptée. Grâce au zèle et aux efforts des élèves on put chanter une messe en musique avec accompagnement d'orchestre, le jour de la Saint-François de Sales; le chœur était composé de près de 30 voix. Cette messe fut bien accueillie du public et la réputation de nos musiciens ne fit que s'accroître de plus en plus.

La fête de St. Joseph, qui arriva quelques semaines plus tard, est un de ces jours que les écoliers de cette époque aimaient toujours à voir arriver: c'était la fête de leur directeur. Je me permettrai d'en dire quelques mots parce que les musiciens y jouèrent un grand rôle, et surtout parce qu'elle fait bien connaître les mœurs et coutumes collégiales de ce temps éloigné.

Par un beau matin du mois de Mars, toute la communauté en grande tenue traversait les rues encore silencieuses de Québec. Une longue suite de voitures portant les musiciens et les chœurs, ouvrait la marche; le reste de la communauté montée sur ses coursiers ordinaires, formait l'arrière-garde. Après avoir parcouru un grand nombre de rues, la joyeuse procession s'arrêta enfin aux portes de l'Hôpital Général. Quelques instants après, une messe solennelle en l'honneur du glorieux époux de Marie, était chantée par un chœur de 30 voix, dont les accents énergiques se mêlant aux sons mélodieux de l'orchestre, faisaient tressaillir de joie et d'allégresse les pieuses habitantes du cloître.

De retour au Séminaire, on n'eut garde d'oublier que c'était la fête de Mr. le Directeur. A l'heure du dîner, une nouvelle procession se forme dans les corridors, et MM. les Écoliers, musique en tête, se rendent au réfectoire. Vers la fin du repas, le doyen, personnage toujours fort distingué